

CONSTRUIRE L'HISTOIRE DU TRAVAIL DU SOCIAL

ALAIN VILBROD*

Abstract

A large number of authorized views expostulate a crisis image of the social work, in general, and of the related professions, in particular. Thus, the social workers from in a certain area would experience a sort of anxiety towards the local leadership who, by holding the reins, can impose their narrow and servile viewpoints ; somewhere else, once the less qualified, but younger, personnel is hired for the same positions as the special educators, the latter would helplessly assist to the dilution of what was to be considered their area of expertise; moreover, the maternal assistants would be the ones to encounter the highest obstacles in the process of getting a decent status. In all these instances, the professional identity is at stake. The reality is, nonetheless, more diversified. In fact, the long announced disappearance of the social work related professions is not so close. With all these, lots of changes reconfigure the actual state of things. In this article, we have tried to point out the changes, along with their effects, of the identity construction of social workers.

Keywords: *Social work, professional identity, professional group, social action, professional collective memory.*

Au sein de bien des métiers qui émergent à la catégorie “travail du social”, le “besoin d’histoire”, de la part des professionnels qui y sont engagés, se fait de plus en plus sentir. Telle inauguration de service ou d’institution, tel anniversaire - et ces dernières années, il y en a eu pléthore - seront autant d’occasions de faire parler des archives opportunément redécouvertes dans les caves ou les greniers, de solliciter les témoignages des aînés tout à leur bonheur, d’écouter avec attention la docte parole d’historiens (voire de sociologues...) patentés ou de laisser libre cours à des amateurs passionnés. Il y a à faire effectivement et des pans entiers de l’histoire de l’action sociale ont été durablement délaissés.

Assurément - mais n’est-ce pas une façon de construire des effets de génération de la part de jeunes professionnels qui, en même temps qu’ils s’intéressent à l’histoire de leur métier, signifient une époque révolue, alors d’autant mieux assumée ? - ... bien des découvertes sont encore à faire. Il n’est pas certain par exemple que l’émergence du métier d’assistante sociale ait été si linéaire et consensuelle qu’on l’a longtemps cru. Les luttes avec les tenants des surintendantes et des infirmières visiteuses, qui bientôt devront se fondre dans un corps unique, ont été rudes dans un début de XXème siècle trop peu investigué

* Professeur des universités, L’Université de Bretagne Occidentale, Atelier de Recherche sociologique, Brest, France, alain.vilbrod@club-internet.fr

encore sur le terrain du travail du social. Reste pour autant des figures emblématiques auxquelles on s'attache, un sentiment que des voies ont été tracées et qu'on peut les reconnaître voire y mettre ses propres pas pour prolonger le chemin.

Le rapport heurté à l'histoire de leur métier qu'avaient bien des professionnels se transforme cependant peu à peu et les filiations sont alors de plus en plus revendiquées. On a longtemps parlé des métiers sociaux - sans nécessairement être dupe¹ - comme de métiers entièrement neufs où tout restait aussi à inventer. On en revient désormais de cette vision démiurgique. En travaillant la mémoire de sa profession, en y reconnaissant ses racines, on établit ses propres fondations. C'est ainsi que progressivement des métiers s'assurent, prennent de l'âge en somme, et s'établissent dans leur identité professionnelle singulière, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit.

Comprendre en quoi le travail de mémoire participe des enjeux de la construction identitaire au sein de nombre de métiers du social, passe par l'élucidation de ce qui est au fondement d'un regain d'intérêt certain pour l'histoire - de ce que l'on dit en être du moins. Ici je voudrais simplement ébaucher quelques éléments de réponse aux trois questions suivantes :

- *Qui sont ceux et celles, professionnels d'aujourd'hui ou d'hier pour la plupart, qui ainsi œuvrent, avec force passion souvent, à convoquer le passé ?*
- *Quels sont les ressorts de leur militance ?*
- *Comment opèrent-ils ?*

Construire l'histoire du travail du social renvoie à rencontrer inévitablement sur son chemin des protagonistes entretenant, avec ferveur parfois, la mémoire de telle institution, de telle association, ... au sein desquelles souvent ils ont été des acteurs sociaux engagés, et avec elle une sorte de "géologie heureuse" entre souvenir et amnésie. Nombre d'entre eux ne sont pas nécessairement prêts à se laisser conter quelques visions qui pourraient s'en prendre aux mythes des origines ou interpellier la façon dont les souvenirs sont récités. Toutefois, avant de m'arrêter sur ce point, je préfère évoquer ce qui les pousse ainsi, on en revient et c'est bien de cela qu'il s'agit, à intervenir, au sens littéral du terme.

Assurément leurs préoccupations se conjuguent au présent. On n'en finira pas, et j'y reviendrai moi-même, de ce préfixe "re, ré". Il s'agit généralement de relier le passé au présent, de réchauffer les passions pour l'ici et le maintenant, de choisir aussi du coup quel passé sera dès lors abordé et revendiqué (et concomitamment, ce qui sera mis éventuellement sous le boisseau).

¹ Francine Muel-Dreyfus. *Le métier d'éducateur*, Paris, Minuit, 1983.

Paul Ricœur ne peut pas si bien dire : *“Le cœur du problème, c’est la mobilisation de la mémoire au service de la quête, de la requête, de la revendication d’identité.”*² A juste titre il souligne aussi que ce travail sur le souvenir, qui est véritablement un “faire”, a pour but *“d’enrober de présence l’altérité du révolu, de représenter - au double sens de re - en arrière et nouveau.”*³ Je fais volontiers appel ici à l’expression “esprit de famille”. Il y a bien dans ce travail de co-mémoire, de commémoration, l’idée de relier le passé au présent, de continuer du coup à être de ce présent, de continuer à compter, et de faire “tout pour” en quelque sorte.

De fait c’est aussi un esprit de conquête, un esprit de lutte. Intervenir disais-je : interrompre - se mêler à - produire. Interrompre, c’est d’une certaine manière lutter contre l’oubli, lutter contre la rapacité du temps certes, mais aussi contre ce qui, aux yeux des protagonistes, se délite voire, pire encore, se voit déformé sinon trahi ... De cela ils ne veulent pas entendre parler, et c’est bien sûr une façon de dire qu’ils sont toujours vaillants, dans le coup, et qu’ils ne sont pas prêts à baisser la garde : se mêler à. Affaire de présent, je ne le soulignerai jamais assez, pour ne pas laisser dire, pour ne pas se laisser dire, pour ne pas se laisser faire, au sens de “chosifier”. C’est une réaction aussi : on le sait bien, il y a des livres qui sont mal passés. En retrouvant, en rappelant, en exaltant le sens de l’élan initial, c’est une façon de le faire exister, quitte à le lisser.

*“La mémoire, écrit Gérard Noiriel, cherche les similitudes et les permanences à travers le temps. Elle ne retient du passé que ce qui est encore vivant dans le groupe qui l’entretient et elle ne dépasse pas les limites de ce groupe. Il y a donc autant de mémoires collectives que de communautés sociales”*⁴.

Qu’est ce qu’une communauté sociale ? Si on entend ainsi un groupe professionnel, il est important de s’attarder sur les enjeux intra, entre les représentants d’“âges” ou de “périodes” différentes notamment. L’action de mémoire est une façon, pour les uns, acteurs du passé, de s’affilier avec les autres groupes existants, avec les porte-parole d’aujourd’hui, par exemple de tel ou tel métier, et d’y proposer - ce n’est pas incident qu’ils y soient les bienvenus généralement - un retour aux sources susceptible d’affermir les bases de l’action présente. Ici et là on en espère aussi des idées pour le futur, ce qui est bien téméraire. En donnant leurs impressions - et ils ne s’en privent pas de toute façon - les faiseurs de mémoire rendent disponibles des potentiels identitaires, entre traces du passé et projection dans l’avenir. Libre à chacun de reconnaître l’évocation de

² Paul Ricœur. *La mémoire, l’histoire, l’oubli*. Paris, Le Seuil, 2000, p. 98.

³ Ibid. p. 47.

⁴ Gérard Noiriel. *Qu’est ce que l’histoire contemporaine ?* Paris, Hachette, 1998, p.199.

ces lieux d'où ils viennent, avec lesquels ils ont à voir et/ou de percevoir ainsi la dissemblance du chemin parcouru depuis. La réconciliation peut affermir l'identité.

Ce faisant, et je pourrais apporter maintes illustrations, ceux qui travaillent la mémoire sont inséparablement dans la vision, cherchent à être de l'avenir, de ceux et de celles par lesquels la continuité passe (une immortalité ?). Ce n'est pas incident par exemple qu'une association qui travaille sur le passé des Centres sociaux, se nomme "*Mémoires vives*"⁵. "*Clares ou foncées, les couleurs de la mémoire sont toujours vives alors que l'histoire ne se peint qu'en gris.*"⁶... d'où l'intérêt limité qu'ils peuvent lui manifester quelquefois ... quelquefois, puisqu'il ne faudrait pas en conclure que la recherche du passé obère, occulte, omet etc. Même s'ils ont besoin d'être aiguillonnés - et rassurés - le travail de mémoire n'a pas à être perçu avec des catégories morales d'autant plus aisées à afficher d'ailleurs qu'on n'est pas des leurs. Ce qui est entrepris est légitime, ou plutôt, pour le dire plus précisément, s'explique en dehors de tout jugement de valeur. Je ne serais d'ailleurs pas complet si j'omettais de préciser que, d'une certaine manière, c'est affaire aussi de catharsis que ce travail là. Il y a sans doute ici et là du trop plein ou, comme on voudra, du trop enfoui. Je rappelle, un peu plus loin, quelques bribes d'une recherche en cours sur les accords de travail dans le secteur de l'éducation spécialisée durant les années 1950-1960. Le point de départ de cette étude a été une sollicitation pour un colloque organisé sur ce thème. Une bonne part des protagonistes d'hier étaient présents et jouaient d'ailleurs leurs oppositions épiques et leurs complicités de réseaux. Pour autant c'était aussi une façon d'assumer ce passé on ne peut plus conflictuel et de passer à autre chose, de défaire un nœud. Certes s'entendre dire, par Jean-Pierre Le Crom en l'occurrence, spécialiste de la question de la protection sociale sous le régime de Vichy⁷, quelques filiations étonnantes à ses yeux, a suscité des réactions, entre mous et remous, mais dans le même temps, c'était dit, comme une bonne fois pour toutes.

J'avais suggéré à l'historien Mathias Gardet, le titre d'un article : "*En faisant de l'histoire, que cherchent les anciens qui ne décrochent pas ?*". Il ne pouvait que débiter son intervention en rapportant les vives interpellations qu'il avait reçues ici et là avec ce "*qui ne décrochent pas*", trop à vif pour certains, d'où les volées de bois vert. Qui sont donc ces acteurs qui participent à plein à être, à offrir des ressources identitaires aux professionnels d'aujourd'hui ? ... Ces acteurs

⁵ Autre exemple, à l'origine, les anciens éducateurs (en fait essentiellement des "personnalités", anciens directeurs de services, d'institutions, de grandes associations, etc.) qui ont créé, avec l'aide d'historiens et de sociologues, le Centre National des Archives de l'histoire de l'éducation spécialisée (CNAHES), se sont dénommés eux-mêmes "les diplomates"... toujours le symbole de la longévité, voire de l'utile sagesse pour ces temps troublés...

⁶ Yvon Tranvouez. "Les couleurs de la mémoire et le gris de l'histoire" dans le présent ouvrage.

⁷ Jean-Pierre Le Crom, Philippe Hesse. *La protection sociale sous le régime de Vichy*, Rennes, PUR, 2001.

“qui ne renoncent jamais définitivement à connaître et prescrire en même temps”⁸ ?

“Si la mémoire collective tire sa force et sa durée de ce qu’elle a pour support un ensemble d’hommes, ce sont cependant des individus qui se soutiennent en tant que membres du groupe. Nous dirons volontiers que chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, que ce point de vue change selon la place que j’y occupe et que cette place elle-même change selon les relations que j’entretiens avec d’autres milieux.”⁹

Il s’agit bien, pour nombre de protagonistes, d’être dans le corps, d’être du corps, voire de représenter le corps. Au-delà, on l’aura compris, du fait ainsi de rester aux aguets ; travailler, ensemble nécessairement, le passé, c’est de fait se réunir. Il n’est pas tant question alors d’additionner des mémoires, individuelles, solitaires et atomisées que de rassembler des souvenirs communs, de les faire revivre, sinon de les remanier au besoin pour qu’il y ait cohérence. A partir du moment où ils s’engagent dans ce travail, ils ont besoin les uns des autres. “Quand nous ne faisons plus partie du groupe dans la mémoire duquel tel souvenir se conservait, notre propre mémoire s’étiole faute d’appuis extérieurs. On ne se souvient pas seul.”¹⁰

Ensemble, amateurs passionnés, pionniers résolus à ne pas se taire de si tôt communiquent. Les groupes qu’ils forment ne sont pas repliés sur eux-mêmes. Tout au contraire, ils cherchent à attirer à eux des plus jeunes ; et on comprend bien pourquoi, même si la question de la pédagogie la plus appropriée, pour partager et susciter de leur part des vocations, se pose alors inévitablement. Leurs efforts souvent ne sont pas vains, et régulièrement des rencontres s’opèrent si l’on en juge par la forte audience - y compris médiatique - des séminaires, colloques etc. qu’ils mettent en place. Les acteurs d’aujourd’hui, je l’ai dit, sont de plus en plus nombreux à être intéressés par ce passé-ressource là, à vouloir en lire de concert le sens. C’est bien en cela que c’est affaire de construction d’une identité professionnelle. Dans la même idée, les sollicitations de la part de responsables de centres de formation de travailleurs sociaux sont de plus en plus nombreuses, de plus en plus ciblées aussi, et les invites valent tout autant pour les historiens ou sociologues « spécialistes du champ » que pour les pionniers, avec le projet de la sempiternelle confrontation. On dira du coup que ce travail est quand même plutôt réservé à ceux et à celles qui peuvent se référer à un métier “à passé (canonique ?)”. Ce serait oublier que “nos innovations les plus fécondes consistent bien souvent à couler des idées nouvelles dans des moules antiques”, comme le disait Emile Durkheim. On peut légitimement être surpris quelquefois des racines que tel ou tel métier, plus récent *a priori* que ceux d’assistante sociale, d’éducateur

⁸ Georges Gurvitch. *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF, 1968, p.6.

⁹ Maurice Halbwachs. *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, rééd. 1994, p. 94-95.

¹⁰ Paul Ricœur, op. cit. p. 148.

etc. revendique. Les enjeux d'aujourd'hui autorisent bien des relectures d'hier. Je remarque que les récents ouvrages sur l'histoire des crèches, l'histoire des jardinières d'enfants, des "asiles de grossesse", etc., et plus largement sur l'histoire (ou annoncée comme telle) des multiples métiers du social, trouvent bien un public, sans compter que bien des mémoires rédigés par des professionnels reprenant leurs études portent sur ces questions, et ont bien entendu souvent à voir avec la quête identitaire. Il n'y a pas que les historiens à avoir le passé dans leur besace corporative.

Homogénéiser les souvenirs et, avec, les représentations possibles, c'est aussi en quelque sorte écrêter, écrêter les dissensions passées, faire silence ensemble (et le silence n'est pas l'oubli) en "*se rassemblant à leur ressemblance.*"¹¹ C'est aussi bien entendu affaire de cooptation, de sélection. Il n'y a pas, contrairement à ce que d'aucuns disent, de la place pour tous. Point d'exclusion. Simplement il y a ceux qui s'y retrouvent et ceux qui ne s'y retrouvent pas. Il faut avoir assisté à des rencontres de tels acteurs d'hier et d'aujourd'hui pour se rendre compte à quel point est importante pour eux la question "qui sont les anciens ?", "qui a compté ?", et bien sûr "qui compte encore ?". C'est affaire de personnes mais aussi de lieux patrimoniaux, ceux qui ont fait école, ceux par lesquels il fallait passer, ceux que l'on revisite en communiant pour que la mémoire ne s'étiolle pas, ceux que l'on désigne comme les lieux-phare de maintenant. A chacun ses lieux de mémoire.

Compter les fidèles va de pair avec ce qu'ils vont entreprendre, avec les déplacements -de tous ordres- qu'ils vont opérer. Représentation donc. Reste la question de "*comment du passé ils font ensemble l'inventaire ?*", et accessoirement de la façon dont le chercheur aborde ces terrains déjà effectivement bien habités. La réponse, on le pressent, peut être rapide. La trame événementielle est si dense, si étendue que chaque groupe intéressé peut y puiser un passé comme il l'entend, quitte à aménager et à remanier. La narration, mais il en va de même pour l'identité personnelle sans nul doute, construit ses intrigues par touches et par retouches ; l'essentiel étant que les uns et les autres à un moment donné, s'y reconnaissent. Les récits de mémoire sont là pour exprimer des sentiments, des convictions, des affiliations, une chaîne ininterrompue de significations. La reconstitution peut être réconciliation, mais aussi marque des changements d'aujourd'hui. Peu importe à la limite ; compte avant tout le fait qu'il s'agit d'amers, de repères, pour faire le point d'où on en est, pour prendre sa position présentement.

¹¹ Gusdorff, cité par Marie-Claire Lavabre. "Peut-on agir sur la mémoire ? ", *Cahiers français*, n° 303, 2001, p. 12.

“Des hommes qui ne demanderaient à la mémoire que d’éclairer leur action immédiate, et pour qui le plaisir pur et simple d’évoquer le passé n’existerait pas, parce qu’il se peindrait à leurs yeux des mêmes couleurs que le présent, ou, simplement, parce qu’ils en seraient incapables, n’auraient à aucun degré le sens de la continuité sociale. C’est pourquoi la société oblige les hommes, de temps en temps, non seulement à reproduire en pensée les événements antérieurs à leur vie, mais encore à les retoucher, à en retrancher, à les compléter, de façon à ce que, convaincus cependant que nos souvenirs sont exacts, nous leur communiquions un prestige que ne possédait pas la réalité.”¹²

Telle est la mémoire. On l’oppose à l’histoire qui doit désacraliser, se bâtir en contre, déflorer, débusquer, etc. Je continue à penser qu’elle est avant tout une ressource inépuisable pour l’historien et pour le sociologue (mais pas tout à fait pour les mêmes raisons cette fois...) et qu’elle relève de toutes les façons d’un autre registre.

Sans doute, mais c’est un vaste chantier, serais-je en mesure là aussi de repérer des ordres. Il y a des associations, des institutions dont on parle sur le même credo anthropomorphique que l’Etat. Il y a des naissances spontanées, des éclosions sur du sable, des luttes contre une puissance publique incontournable mais ô combien désespérante et asséchante. L’autodidaxie y trouve aussi quelques échos même si, pour tel ou tel mode d’encadrement (la fermeture des grands internats, les foyers de vie “familiaux”, le “retour en famille”, etc. pour n’évoquer que le secteur de l’éducation spécialisée), on discerne bien en quoi la simultanéité des idées que chacun revendique avoir eues avant tout le monde, des pratiques que chacun dit avoir diligentées bien avant que cela devienne une mode, rappelle le poids des contraintes socioéconomiques, sociojuridiques, etc. Les récits débutent souvent par le portrait d’un pionnier un peu original, obstiné, fougueux même, “il le fallait à l’époque”.

Heureusement qu’il y a eu l’entretien, au cours des décennies passées, de mémoires heureuses. Bien évidemment elles sont incomplètes, et taisent l’inavouable, qu’on peut lire en creux cependant. La perpétuer n’est pas l’affaire du chercheur, mais sans elle que de matériau perdu ; déjà que pour ce qui concerne le travail du social c’est plutôt affaire de pénurie. Pour le reste chacun recueille après tout ce qu’il mérite. Pour faire la critique des sources, encore faut-il en disposer et ici il y a véritablement problème pour différentes raisons. Déjà le secteur privé était, est encore dominant dans nombre de secteurs et n’a pas les protocoles du secteur public en matière d’archivage ; de plus, durant longtemps il n’a pas été

¹² Maurice Halbwachs. Op. cit. p. 113.

considéré digne d'attention. Ce qui "n'intéresse personne" a donc été mal entreposé voire, le plus souvent, tout simplement détruit¹³.

Un exemple : Comme dans bien des cas, l'Action sociale des armées dispose de sa dite "histoire", de fait ténue, qu'elle distille de temps en temps dans sa revue interne, "histoire" que les assistantes sociales retraitées, constituées en association dûment déclarée, relaient dans leur bulletin au nom éventé mais révélateur : "Le Lien". Je ne peux que m'en féliciter. Avec elles, j'ai pu mener de riches entretiens portant sur la période d'après-guerre et complétant ceux que Yvonne Kniebielher¹⁴ par exemple avait recueillis. Sans elles, sans cette mémoire entretenue, je ne serais pas remonté à la source, dans un fond de couloir perdu d'une vaste caserne à moitié désaffectée de Nancy, où sont entreposés pêle-mêle des documents qui se sont révélés très précieux pour ma recherche¹⁵. Une assistante sociale en activité avait, il y a quelques années, lancé un appel pour recueillir auprès de ses collègues, documents écrits, uniformes, photographies ... Elle a reçu foule de choses. Sans avoir le temps de pousser plus avant sa démarche, elle s'en est allée suivre son mari militaire (rien d'original, c'est le cas de 35% à 40% d'entre elles) en mission au Brésil, et tout est demeuré en plan. Pour elle, a priori c'était projet de "conserver la mémoire du métier". Elle pensait, avec d'autres, réaffectées entre temps aussi ailleurs, à un "petit musée". L'armée a d'autres soucis par les temps qui courent... C'est un exemple parmi d'autres de l'opportunité de la mémoire collective, et des chemins que peut prendre son entretien. Heureusement qu'elle existe, y compris pour prendre la mesure de ce à quoi elle participe - et a participé - en tant que pôle, pour l'identité narrative des professionnels qui y ont puisé et qui y puisent bien entendu encore allègrement des ressources ; inépuisables, puisque "réinterprétables" à l'envi.

Une question qu'on peut considérer comme annexe demeure, que je ne voudrais pas passer sous silence. Finalement, quelle posture faut-il adopter en tant que chercheur par rapport à ces groupes férus du passé ? On le pressent, les positions divergent tant chez les historiens que chez les sociologues. Certains, sceptiques ou craignant d'avoir ensuite trop de mal à se retirer de l'engrenage, préfèrent ne pas se mêler ou, après un temps d'accompagnement, s'avisent à rompre les amarres avec ce qu'ils estiment ne pas ou ne plus être leur affaire. D'autres nouent des alliances intéressées, - et les différences et divergences

¹³ Une seule illustration. Educateurs et jeunes d'une fondation, initialement pour orphelins, qui existe toujours en Bretagne sous la forme d'une maison d'enfants à caractère social (MECS), ont brûlé à l'occasion d'un Feu de la Saint-Jean, il y a quelques années, l'ensemble des gros registres, très détaillés, de tous les jeunes placés au XIXème siècle dans cette institution sécrétaire. Pour eux, *dixit*, "cela n'avait plus rien à voir". Les autodafés, fréquents dans ce secteur, ne doivent souvent rien au hasard...

¹⁴ Yvonne Kniebielher. *Nous, les assistantes sociales. Naissance d'une profession 1930-1960*, Paris, Aubier-Montaigne, 1980.

¹⁵ Alain Vilbrod. *L'assistante sociale et le militaire*, Paris, l'Harmattan, 2000.

peuvent être dites - et ne renoncent d'ailleurs pas à tirer aussi vers l'histoire ceux qui pour l'heure entretiennent les feux sacrés. De fait, en empruntant des voies effectivement peu balisées, en marquant sa différence, qui n'est en rien position de surplomb et de supériorité, en établissant aussi des rapports de confiance, en les codifiant par des conventions¹⁶, etc. on peut en espérer des retours précieux pour la recherche.

Mémoire et histoire ne sont pas du même registre. Ce n'est pas les confondre que de les faire se confronter, sans préjugés, en considérant simplement l'une et l'autre comme indispensables, relevant de logiques différentes.

References

1. Gurvitch, G. 1968. *La vocation actuelle de la sociologie* (The Current Vocation of Sociology). Paris, PUF.
2. Halbwachs, M. 1994. *Les cadres sociaux de la mémoire* (The Social Frameworks of the Memory) Albin Michel(rééd.), Paris.
3. Kniebielher, Y. 1980. *Nous, les assistantes sociales. Naissance d'une profession* (We the Social Assistants. The Beginning of an Occupation) 1930-1960. Aubier-Montaigne, Paris.
4. Lavabre, M.C. 2001. Peut-on agir sur la mémoire ? (Can We Influence Memory?). In *Cahiers français (French Notebooks)*, 303.
5. Le Crom, J.P., Hesse, P. 2001. *La protection sociale sous le régime de Vichy* (The Social Protection during the Vichy Regime), PUR, Rennes.
6. Muel-Dreyfus, F. 1983. *Le métier d'éducateur* (The Occupation of Educator). Minuit, Paris.
7. Noiriel, G. 1998. *Qu'est ce que l'histoire contemporaine ?* (What is the Contemporary History?). Hachette, Paris.
8. Ricoeur, P. 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (The Memory, the History, the Oblivion). Le Seuil, Paris.
9. Vilbrod, A. 2000. *L'assistante sociale et le militaire* (The Social Assistance and the Soldier). l'Harmattan, Paris.

¹⁶ Des conventions très précises régissent par exemple la remise de documents d'archives au CNAHES, par des personnes privées, des associations, etc.. Ce centre vient d'être transféré au Centre National des Archives du Monde du travail, à Roubaix, ce qui marque l'intérêt de l'Etat pour le travail accompli et pour les actions de collecte futures